

Une histoire littéraire à destination de l'étranger : le cas de l'Albanie communiste

ARIANE EISSEN

DANS SON avant-propos à l'*Anthologie de la prose albanaise*¹, Fatos Kongoli déclare : « Relativement jeune dans le sens propre du terme, mais très ancienne par ses origines, la littérature albanaise qui se distingue, par ses traits, des littératures des autres pays européens, encore qu'elle en ait subi l'influence, a suivi un long processus d'évolution originale. Aucun autre pays d'Europe n'a peut-être été aussi menacé de se voir assimiler et de perdre son identité que le peuple albanaise pendant de très longues périodes de son histoire ancienne et moderne. »

On a ici affaire à l'affirmation d'une identité singulière, à la fois grandie par ses origines et fragilisée par une menace de quasi disparition ; et l'on perçoit immédiatement les effets de dramatisation possibles dans le volume ainsi préfacé, mais aussi les enjeux du récit d'histoire littéraire, qui se fera « défense et illustration » de la grandeur de l'Albanie et de sa place de l'Albanie en Europe (et seulement l'Europe...). On remarque enfin que l'histoire littéraire est immédiatement pensée dans un double mouvement : réfléchir à une spécificité et construire un lien avec les pays européens. Evidemment, ce geste intellectuel se rejoue, au plan pragmatique, par la parution d'ouvrages en langues étrangères sur les presses de Tirana, à l'époque communiste, lesquels visent à rendre possible « l'ouverture du génie littéraire albanaise en Occident ».²

Je me propose ici de montrer que le développement d'un discours littéraire sous le régime communiste obéit à des considérations complexes et variées (tant nationales et identitaires que politiques et révolutionnaires), et que penser l'histoire littéraire de l'Albanie est alors une manière de l'intégrer dans la « littérature mondiale »³, ramenée dans les faits à la littérature européenne, à condition bien sûr d'envisager cette réintégration à l'intérieur d'une pensée progressiste de l'Histoire.

L'institutionnalisation de la littérature sous Enver Hoxha

LIMMENSE ACTIVITÉ déployée sous le régime communiste pour élaborer une histoire littéraire, mais aussi traduire des œuvres étrangères et des références de la littérature albanaise⁴ s'explique en partie par des raisons historiques : il s'agissait, en quelque sorte, de combler un retard. Considérée par Bismarck, au congrès de Berlin, en 1878, comme simple « expression géographique », ayant accédé à l'indépendance en 1912, donc après les autres pays d'Europe du Sud-Est, n'ayant disposé d'un alphabet unique que grâce au congrès de Monastir, en 1908, l'Albanie est encore dans une phase de cristallisation de la culture nationale dans la première moitié du XX^e siècle. Ce bref rappel éclaire le constat de Robert Elsie : « Aucune histoire de la littérature albanaise ne fut publiée en Albanie avant la période communiste, même si plusieurs manuels et anthologies parurent dans les premières décennies du siècle. »⁵

Mais l'intérêt porté à la littérature et la langue albanaises par les autorités communistes obéit aussi à des considérations partisans. La mainmise de la propagande sur les textes les envisage comme armes dans le combat révolutionnaire même si l'on peut également considérer que le communisme albanais, dans sa dimension nationale et identitaire, poursuit un projet d'unification du pays, par-delà les différences régionales et les appartenances religieuses (islam, catholicisme, orthodoxie), et qu'il prolonge ainsi le mouvement d'affirmation identitaire entamé quelques décennies auparavant.

Dans ce double contexte historique et militant, non seulement les hommes politiques organisent la vie culturelle et en définissent les visées, mais ils se font eux-mêmes historiens de la littérature. Pour observer cette articulation du propos politique, de la célébration du passé national et de l'histoire littéraire albanaise, prenons comme exemple le discours du Premier ministre Mehmet Shehu, le 11 juin 1978, lors de la cérémonie en hommage à Abdyl et Naim Frashëri, dans le cadre du centenaire de la Ligue albanaise de Prizren. Le titre de l'intervention confirme d'emblée que l'Albanie communiste se présente en dépositaire et continuatrice de l'esprit d'indépendance qui se manifesta avec vigueur dans les derniers temps de l'Empire ottoman : « L'œuvre des animateurs de notre renaissance vit et est honorée dans l'Albanie nouvelle, socialiste. »⁶ Inversement, l'action de la Ligue de Prizren semble préfigurer l'instauration de la démocratie populaire : « au pouvoir ottoman se substitua le pouvoir albanais, et le peuple sans distinction de religion ou de région, se réunit tout entier ».⁷ À la page suivante, après avoir évoqué l'engagement d'Abdyl Frashëri, qui incarne le pôle politique dans la fratrie, Mehmet Shehu célèbre Naim Frashëri, « notre grand poète national » : « Naim était le véritable fondateur de la langue littéraire albanaise, qu'il considérait, selon une conception foncièrement politique, comme une puissante barrière contre le danger de l'assimilation culturelle étrangère et comme une arme acérée pour éveiller la conscience nationale de notre peuple dans la lutte contre l'asservissement. »

On ne saurait être plus clair : la conscience qu'ont les Albanais de former un peuple passe par l'attachement à leur langue, à laquelle Naim Frashëri donne une dignité littéraire à part entière ; cet ancrage identitaire dans l'albanais est indissociable d'une résistance (il faut s'opposer au « danger de l'assimilation culturelle étrangère ») et d'un élan révolutionnaire (la lutte est un cheminement, un processus d'éveil). Raconter le passé

littéraire est donc également l'occasion d'affirmer un éthos national, marqué par la revendication d'une spécificité culturelle, qui invite à s'émanciper de la tutelle des grandes puissances.

Passons de ces quelques grands principes de la vie culturelle albanaise à des considérations plus concrètes sur la politique éditoriale du régime communiste et notamment à ce que l'on pourrait appeler « l'import/export » des œuvres, toujours mises en perspective par un discours d'accompagnement historique. En effet, la citation liminaire de Fatos Kongoli invite à saisir ensemble deux termes en tension : « le long processus d'évolution originale » de la littérature albanaise et l'« influence des autres pays européens » auxquelles elle a été soumise. Une perception désormais dynamique, pour ne pas dire dialectique, de la relation entre l'extérieur (le reste de l'Europe) et l'intérieur (le parcours spécifique de l'Albanie) amène les autorités à favoriser une série de traductions dans les deux sens : traduire la littérature étrangère en albanais, à condition qu'il s'agisse d'auteurs « progressistes », qui ont accompagné ou accompagnent encore les luttes émancipatrices de l'Albanie ; et faire connaître la littérature albanaise, présente et passée, dans plusieurs langues principales de l'Europe (anglais, français, italien, russe, notamment), de manière à valoriser cet éthos de résistance révolutionnaire qui la caractériserait.

Le corpus retenu pour cette communication appartient précisément à ce second groupe de publications. Faute de temps, je n'ai pas examiné la revue des *Lettres albanaises* (1978-1990), et je n'ai pas non plus pris en considération les parutions portant à la connaissance des lecteurs étrangers le chansonnier épique albanaise, ou les chants populaires, rejetant donc ce qui relève du folklore hors du cadre de ma réflexion.⁸ Je reproduis d'ailleurs ainsi le découpage de Koço Bihiku qui n'intègre pas ces productions dans les différentes éditions de son *Histoire de la littérature albanaise*. Pour des raisons intellectuelles, cette fois, j'ai examiné la constitution d'un regard rétrospectif sur l'histoire littéraire albanaise et me suis donc à chaque fois arrêtée au seuil des pages qui envisageaient les réalisations de l'époque communiste.

En pratique, voici les principaux éléments du corpus étudié :

1) Histoire littéraire :

Koço Bihiku, *Brève histoire de la littérature albanaise*, Tirana, Naim Frashëri, 1964 ; la traduction en anglais, due à Ali Cungu, et parue la même année, et chez le même éditeur, *An Outline of Albanian Literature*.

Toujours de K. Bihiku, la version amplifiée et amendée, datant de 1980, publiée sur les presses 8 Nëntori, sous le titre *Histoire de la littérature albanaise*.

2) Deux anthologies⁹ :

Anthologie de la poésie albanaise, Tirana, 8 Nëntori, 1983 ;

Anthologie de la prose albanaise, Tirana, 8 Nëntori, 1983.

3) Deux monographies :

Andon Zako Çajupi, *Père Tomor*, Tirana, Naim Frashëri, 1962, traduction de l'albanais par Kolë Luka, préface de Nonda Bulka ;

Migjeni : poésie e prose, Tirana, s.n., 1962, traduction de l'albanais par Iolanda Kodra, préface de Skënder Luarasi.

Ce pan d'histoire littéraire albanaise à destination de l'étranger peut s'analyser tout d'abord en tant que phénomène de valorisation politico-littéraire, où le discours mili-

tant promeut la littérature en tant qu'elle collabore à l'instauration des valeurs communistes. Tentons de dégager quelques lignes de force de ce discours.

L'histoire littéraire au filtre de la propagande nationale-communiste

LA MISE en récit des étapes de la vie littéraire en Albanie et du rôle qu'y a joué un panthéon d'auteurs sélectionnés avec soin, de même que sera peuafinée leur entrée en scène dans la continuité discursive, relève en partie d'un credo : passer en revue les époques, les écrivains et leurs œuvres est l'occasion d'affirmer l'éthos d'un peuple à la destinée singulière.

Si l'on vise à ramener le récit historiographie à quelques propositions, au sens logique du terme, avant d'examiner les effets de construction et de tension qu'elles introduisent dans les pages des historiens de la littérature, on peut proposer l'analyse suivante :

- la littérature albanaise est patriote : elle exprime l'amour d'une terre, d'une langue et d'une histoire ;
- en tant que telle, elle est ferment de résistance et vise à préserver l'identité albanaise des « turcomanes »¹⁰ ou des « chauvins » (serbes, ou grecs, selon les cas) ;
- comme c'est le peuple, au sens social du terme, qui est le plus farouche opposant aux influences étrangères, la littérature est donc également populaire et démocratique puisqu'elle se fait le relais de ces aspirations, ou les ranime si nécessaire.

Voici quelques exemples pour justifier la détermination des éléments de ce credo.

Sur le patriotisme, on peut se référer à la préface de *Père Tomor*, déjà mentionnée : « Sa [Andon Zako Çajupi (1866-1930)] poésie sur l'amour a le coloris local : c'est un amour tout albanaise, dans une campagne albanaise, dans un milieu rural albanaise, mais sans jamais cesser d'être un amour profond, sincère, doux, touchant. »¹¹ Ailleurs, l'historien de la littérature ne parle pas en son nom mais sélectionne des citations qui vont également dans ce sens. Ainsi ce passage de Pashko Vasa (1825-1892) auquel Koço Bihiku laisse une ample place dans l'édition de 1980 de son *Histoire de la littérature albanaise*¹² : « Levez-vous de la léthargie, les Albanais,/unissez-vous en frères dans la même foi,/détournez-vous des églises et des mosquées,/la foi de l'Albanais c'est l'Albanie. »

Ou encore l'*Appel aux Albanais* d'Andon Zako Çajupi, retenu dans l'*Anthologie de la poésie albanaise* : « Il est grand temps de vous soulever/au nom de la liberté,/d'aller vous battre tous ensemble sans délai ! [...] Nous avons vécu cinq siècles/jugulés,/et traînés [sic] nos lourdes chaînes,/pieds et poings liés ! [...] Secoue le joug étranger,/ô patrie bien-aimée,/arme-toi de courage,/nous sommes à tes côtés ! »¹³

Du reste, la célébration de l'histoire albanaise et de l'esprit d'indépendance de son peuple passe en particulier par le culte de la figure de Scanderbeg qui, pendant une vingtaine d'années jusqu'à sa mort en 1468, repoussa treize invasions ottomanes sur le sol albanaise et fut admiré dans le monde chrétien pour sa résistance aux Turcs : il serait plus court de dresser la liste des écrivains qui ne l'ont pas choisi comme sujet d'une de leurs œuvres que d'énumérer ceux qui l'ont fait, de Naim Frashëri à Hil Mosi (1885-1933) en passant par Çajupi ou De Rada.¹⁴

Cette valorisation de Scanderbeg équivaut, on l'aura compris, à l'affirmation de l'identité européenne de l'Albanie. Et il est frappant de voir ce qui est dit par Koço Bihiku de l'évolution de la littérature en Albanie au temps de la domination ottomane. Le propos se durcit même, de l'édition de 1964 à celle de 1980 puisque, au développement sur « les versificateurs » (terme péjoratif pour parler des poètes d'inspiration orientale), développement qui occupe un chapitre séparé dans la *Brève histoire de la littérature albanaise*¹⁵, et qui, en 1980, s'intègre à une réflexion sur « La littérature ancienne » [Les hommes d'église/ les arbëresh/ les *beyteci*], Koço Bihiku ajoute une conclusion assassine :

*Comme on vient de le remarquer plus haut, la production littéraire de nos versificateurs se caractérise par des sujets qui sont loin, très loin des soucis du peuple albanais à l'époque, à un temps où celui-ci continuait, par les armes ou non, sa résistance et son opposition à la domination ottomane. On le comprend du reste, si l'on tient compte que la base idéologique de la création des chansonniers ou *beyteci* est déterminée par des concepts et des goûts qu'avait apportés la domination. Leurs productions étaient faites à la mesure des exigences intellectuelles des couches sociales urbaines, en rapports [sic !] avec la domination turque, non seulement au point de vue économique, mais idéologique également. L'importance circonscrite de cette production littéraire doit être attribuée au fait que, s'agissant de disciples des écoles religieuses (médersas) en turc, ils employèrent un albanais suffoqué de barbarismes orientaux, peu accessibles au public. On comprend, par ailleurs, qu'ils corrompirent la langue albanaise, ce que leur reprochera, plus tard, un des fondateurs de la littérature nationale albanaise, Naim Frashëri. L'importance positive circonscrite de quelques-unes des productions de ces auteurs, réside dans les motifs laïques introduits dans les lettres albanaises, et notamment, l'objectif de quelqu'un de ceux-ci, comme H. Z. Kamberi, à exprimer les chagrins et les joies des basses couches, et, sous ce rapport, les éléments de réalisme qu'apportèrent les créations au sujet social de la littérature.*¹⁶

Conformément au schéma marxiste d'explication, la superstructure (la littérature orientalisante) reflète l'infrastructure (l'inféodation des classes dirigeantes à la puissance étrangère) et Bihiku introduit donc une distinction entre bonne (démocratique) et mauvaise (aliénante) littérature, en réservant la possibilité d'une catégorie intermédiaire.

Mais, pour que la langue albanaise et la dimension émancipatoire de sa littérature aient survécu, il faut bien, à l'inverse, que d'autres auteurs se soient montrés proches du peuple. Et sans apparemment trop craindre la contradiction, Koço Bihiku ouvre sa deuxième édition procède sur une série d'affirmations : « La littérature albanaise se développe en rapports étroits avec l'histoire du peuple. [...] Comme les littératures des autres pays, la littérature albanaise se développa en deux courants : le courant progressiste et le courant antipopulaire. Pourtant, à la différence des autres littératures, les productions aux idées réactionnaires sont en petit nombre. »¹⁷ Ce propos général s'articule plus loin à l'analyse de cas particuliers, par exemple celui de Ndre Mjeda (1866-1937) : « Pour Mjeda, ce n'est que le peuple, les gens du commun qui sont toujours à la tête de la lutte contre les étrangers pour la libération de l'Albanie. Ils ont toujours entretenu vivant, dans leurs cœurs, le sentiment de patriotisme et se sont battus sur les champs de bataille sans égard aux sacri-

fices. Dans son *Moustapha pacha à Babune*, il éclate en notes de courroux et de reproche.»¹⁸ Ou d'Aleks Stavre Drenova (1872-1945), dit Asdren(i) : « À cette époque [les premières années du XX^e siècle] remontent : *La voix des insurgés, Aux chefs de la félonie, La récompense*, qui ont une place méritoire dans les lettres albanaises. Asdren reflète dans ces œuvres les événements du temps, c'est-à-dire la lutte ferme des masses pour la libération du pays [...]. L'idée que les simples gens, le petit peuple, la "savate" comme on l'appelait alors, sont la colonne vertébrale de la résistance contre la domination turque, résida au centre de ces créations. »¹⁹ Ou enfin de Mihal Grameno (1872-1931) qui, selon Koço Bihiku toujours, « croyait fermement que la force solide sur laquelle devaient s'appuyer le développement et le progrès du pays étaient les couches populaires, qui en tout temps n'ont jamais ménagé leurs efforts et leurs sacrifices pour le bien du pays ».²⁰

Autrement dit, le substrat idéologique organisant le récit d'histoire littéraire ne prend pas la seule forme d'assertions, répétées sous une forme affirmative ou négative, ou de citations habilement choisies : il préside également à la construction narrative ainsi qu'à la minoration ou à l'occultation de certains faits ou aspects. On peut aborder le phénomène par la question, assez simple, du « panthéon » des figures littéraires retenues. Parmi les exclus, relevons Koniça, certes mentionné en 1980 mais sans précisions et pour être mieux rejeté. Un autre cas particulièrement frappant d'anathème est celui qui frappe Gj. Fishta, victime d'une censure totale, lui dont Robert Elsie déclare que son *Lahuta e malcis* (1937) « constitue la première contribution en langue albanaise à la littérature mondiale ».²¹ De façon symétrique et inverse, certains auteurs sont promus et trouvent place dans la célébration mémorielle plus pour leur activisme politique que pour l'importance littéraire de leur œuvre. On peut songer à Luigj Gurakuqi, que Koço Bihiku, présente en 1980 avec une certaine honnêteté comme « un homme d'État, journaliste et orateur éminent », dont la « passion », « à côté de la politique » était « la poésie ».²² Dans l'ensemble du corpus, il n'est pas rare de rencontrer des portraits d'écrivains en activistes. On a alors affaire à des créateurs de journaux ou de revue, à des publicistes, comme Fan Noli ou Pashko Vasa, qui se font souvent connaître à l'étranger, et qui, avec le soutien de la diaspora albanaise (en Égypte, en Roumanie ou aux États-Unis), interpellent les grandes puissances pour faire valoir les droits de la nation albanaise. Il y a là une spécificité des milieux littéraires albanais de la seconde moitié du XIX^e siècle et du début du XX^e.

Par un phénomène plus surprenant, même les auteurs entrés au Panthéon peuvent être victimes d'une forme de minoration. On peut revenir à Naim Frashëri, considéré, on l'a vu, par les autorités politiques et littéraires, comme père spirituel et précurseur de l'Albanie moderne, progressiste et européenne – au prix toutefois d'une forme d'amputation. Car, à y bien regarder, Naim Frashëri est certes un des fondateurs de la langue littéraire albanaise et un homme de lettres de premier plan, mais c'est aussi un esprit que l'on peut situer entre deux mondes, et qui fait la jonction entre l'Occident et l'Orient, comme le montre Robert Elsie : « il étudia le grec ancien et le grec moderne, le français et l'italien et des précepteurs privés lui enseignèrent les langues orientales. Au fur et à mesure qu'il grandissait, grandissait aussi son affinité pour la religion panthéiste des Bektashi, les poètes de la Perse classique et les Lumières françaises. Son éducation à Ioannina fit de lui un exemple éclatant d'intellectuel ottoman de la fin du XIX^e siècle

cle, aussi familier de la culture occidentale que de la culture orientale. »²³ C'est précisément ce deuxième aspect qui est presque entièrement passé sous silence. Alors même que la notion d'hybridité mise en avant par Robert Elsie nous semble actuellement la plus opératoire pour comprendre l'histoire littéraire d'un pays comme l'Albanie, pour des raisons tant géographiques (marches de l'Europe) qu'historiques (appartenance multi-séculaire à un empire), l'historiographie développée par le régime communiste s'enracine dans une conception nationale de type herdérien, et valorise la référence occidentale, fût-ce à travers une conception marxiste de la littérature mondiale.²⁴ De manière analogue, pas un mot de K. Bihiku, en 1980, sur le fait que Fan Noli, homme de lettres et homme politique, fut « consacré au sacerdoce » et entreprit « immédiatement la lutte à détacher l'Église orthodoxe albanaise du Patriarcat d'Istanbul, la rendre autocéphale », pour reprendre les termes de la version de 1964²⁵ : la révolution culturelle est passée par là et, depuis 1967, l'Albanie est officiellement un pays athée.

Plus radicalement, il convient enfin d'interroger la part de légende dans la continuité narrative de l'histoire littéraire élaborée par Koço Biku et les deux anthologistes, continuité que l'on pourrait résumer ainsi : une poésie qui « émane de la profondeur des siècles à travers les légendes et la poésie orale »²⁶ et une langue à l'ancienneté prestigieuse ; puis cinq siècles d'assoupissement sous l'occupation ottomane ; la renaissance au XIX^e ; l'entrée dans la modernité avec la littérature des années 1920-1930, dont les meilleures réalisations préfigurent les avancées actuelles du réalisme socialiste. En effet, ce schéma linéaire unifie et simplifie le phénomène particulièrement complexe de la production d'œuvres albanaises et/ou en albanais, et ce, notamment car il refuse largement de prendre en considération les lieux d'écriture et de publication, les réseaux internationaux auxquels appartient l'élite culturelle albanaise, et dont elle dépend concrètement pour sa formation et son accès à l'imprimerie, ainsi que l'inscription de ces réalisations dans un contexte plus vaste (la Contre-Réforme, par exemple) et en interaction avec des causes géopolitiques, tel que l'effondrement de l'Empire ottoman. Bref, les lignes de construction du récit servent l'idée d'« un long processus d'évolution originale », dont la genèse serait avant tout endogène puisqu'elle se pense dans les termes d'une lutte contre l'assimilation ottomane et d'un « effort séculaire pour survivre ».²⁷ Rien d'étonnant, par conséquent, si plusieurs éléments indiqués par nos trois historiens de la littérature s'inscrivent contre cette image, de l'ordre de la simplification. Par exemple, un coup d'œil à la table des matières de *l'Anthologie de la prose albanaise* semble permettre d'en dater les débuts de l'orée du XVI^e, en 1504, avec l'extrait du *Siège de Shkodra* de Marin Barleti ; mais cela suppose de ne pas tenir compte du fait qu'il est écrit en latin et publié à Venise. À titre de comparaison, l'excellent site de Robert Elsie exclut Marin Barleti de la liste des « Early Authors », en subordonnant la notion de littérature albanaise à l'emploi de la langue albanaise.²⁸ *L'Anthologie* propose donc une figuration en partie floue des origines de la littérature albanaise qui ne met pas en avant la polyglossie des écrivains et reconduit l'éthos dont nous parlions plus haut, en valorisant l'esprit de résistance que célèbre le récit de Marin Barleti. Un autre cas frappant est le traitement de la renaissance de la littérature albanaise au XIX^e siècle et du rôle qu'y jouent les Arbëresh. Aussi bien *l'Anthologie de la poésie albanaise* que *l'Histoire de la littérature albanaise* inversent purement et simplement l'ordre historique et rejettent la présenta-

tion des poètes arbëresh (De Rada, Dara i Riu et Zerembe) après le développement sur Naim Frashëri, Ndre Mjeda ou Çajupi, et leurs successeurs. Plutôt que d'imaginer ici l'effet d'une prétention naïve, il convient sans doute de faire l'hypothèse d'un scénario imaginaire qui donne la préséance à l'Albanie en tant que terre efficiente de ce renouveau : tout se passe comme si les Arbëresh avaient emporté avec eux une part de l'âme rebelle des Albanais et qu'ils ne faisaient qu'en restituer l'étincelle au moment opportun, traduisant le fait essentiel de l'origine dans leur création poétique. C'est en tout cas ainsi qu'on peut analyser la place accordée aux *Chants de Milosao* (Naples, 1836) de G. De Rada dans l'*Anthologie de la poésie albanaise*²⁹, qui s'ouvre soudain à un développement d'histoire littéraire de trois pages, au lieu de s'en tenir, comme d'habitude, à de brèves notices d'accompagnement des morceaux choisis : « Ce poème [...] était comme un morceau d'Albanie créé avec amour et nostalgie par le poète [De Rada] qui s'opposait à l'asservissement et au non-être de l'Albanie. » Quelques lignes auparavant, l'anthologiste faisait cette double observation : « *Les Chants de Milosao* naquirent un peu à l'écart des courants littéraires, ils n'eurent rien de commun avec les œuvres des versificateurs [au sens albanais du terme pour désigner les poètes orientalisants, on s'en souvient] et peu de choses à voir avec les sombres héros des romantiques européens. » Affirmation donc d'une originalité parfaite, d'un superbe isolement, qui coupe l'inspiration albanaise tant de l'Orient que de l'Europe de l'Ouest (bourgeoise ?), mais qui situe néanmoins De Rada, et pour la première fois dans le récit historiographique, sur la scène littéraire européenne : « Hugo, Lamartine et d'autres les [*Les Chants de Milosao*] ont hautement appréciés. »

C'est cette « synchronisation » de l'Albanie avec le calendrier de l'histoire littéraire européenne (de l'Ouest) à partir du XIX^e, synchronisation au principe même de l'import/export évoqué plus haut, que je voudrais examiner pour finir.

Placer la littérature albanaise dans la perspective de la « littérature mondiale »

DANS LE vocabulaire historiographique, le long assoupissement sous l'Empire ottoman se traduit par un emploi de l'expression « Moyen Âge » en décalage par rapport à l'acception courante de ce terme. Les poètes regroupés sous la rubrique « Poésies du Moyen Âge », dans l'*Anthologie de la poésie albanaise*, ont ainsi publié à partir de la fin du XVI^e et jusqu'à la fin du XVII^e, comme Pjetër Bogdani (1630-1689) (qui enrichit la langue poétique albanaise, en lui donnant un tour abstrait, en particulier). Cette terminologie se retrouve un peu partout dans les présentations de la littérature albanaise. J'en veux pour preuve la légende à la reproduction d'une gravure représentant Bogdani en prière, dans l'édition de *Chroniques d'une ville du Nord* de Migjeni, préfacée par Ismail Kadaré : « Pjetër Bogdani, écrivain du Moyen Âge ».³⁰

Les écrivains de premier plan endossent alors le rôle d'« accélérateurs historiques », si l'on peut dire, et leurs œuvres se font la synthèse de différents courants littéraires, répartis au fil du temps dans les autres pays. À propos de Naim Frashëri, Koço Bihiku

déclare que son *Scanderbeg* récupère l'héritage des « grandes productions historiques des humanistes européens des XVI^e-XVII^e siècles »³¹, tandis que Dalan Shaplllo qualifie la poésie de Frashëri et de Rada « de romantique avec des éléments de classicisme et de la philosophie des Lumières ». ³² À plusieurs reprises, Koço Bihiku aborde explicitement l'idée de la littérature albanaise a compensé un retard séculaire par une évolution extrêmement rapide par la suite : elle dut « parcourir, dans un bref laps de temps, ce que les littératures plus développées [...] firent des siècles durant, dans les conditions d'une évolution normale ». ³³ Le thème est donc lancé d'emblée et revient un peu plus loin : « On devait gagner le temps perdu, entre un court laps de temps, pour atteindre le niveau général du développement, surmonter le retard dans plusieurs sphères de la vie, un retard qui fut la conséquence du joug très long et extrêmement lourd national et politique à la fois. » ³⁴

On repère là, bien sûr, le point de vue progressiste et révolutionnaire qui organise le discours sur l'histoire littéraire dans le corpus étudié : les œuvres correspondent au stade politico-économique du moment historique ; à l'époque romantique, elles se font le truchement de l'aspiration des peuples à disposer d'eux-mêmes et le moyen d'avancées politiques majeures. Bien entendu, les forces de progrès se heurtent aux forces contraires (ce qui justifie le silence qu'il fait peser sur des auteurs comme Fishta et Koniça, aux yeux de Koço Bihiku, qui précise qu'il faut compter avec « le courant antipopulaire, réactionnaire »³⁵). L'analyse d'une figure de premier plan, comme Fan Noli (1882-1965), témoigne du caractère indissociable des luttes sociales et politiques, et du rôle que peut y jouer la littérature : « Le premier quart de notre [XX^e] siècle, c'est-à-dire la période où Noli développa sa principale activité, se caractérise par la recrudescence de la lutte contre les beys, comme classe sociale, une lutte qui procédait du même pas que la lutte pour défendre l'indépendance nationale et l'intégrité territoriale du pays des dangers qui le menaçaient. »³⁶ Et K. Bihiku de saluer les visées de Fan Noli, malgré son échec partiel : « son intention à voir l'Albanie, comme il le disait, un pays « européen et civilisé, riche, gouverné dans l'ordre, par ses lois, par ses canons, pour le bien du peuple, non pas à l'avantage des étrangers [...] » »³⁷

L'horizon international des luttes révolutionnaires permet ainsi de réintégrer l'Albanie et ses écrivains dans une temporalité partagée avec l'Europe, « de l'Atlantique à l'Oural » voire au-delà (Vladivostok ?). Leur sensibilité émancipatoire explique que les écrivains manifestent leur solidarité avec les combats des autres peuples : Andon Çajupi (1866-1930) « exprima toute sa sympathie [...] [aux] Boers qui se battaient alors héroïquement contre les impérialistes anglais » ; il « parle avec une compassion profonde de la triste condition des Égyptiens, qui ne jouissent pas de leurs droits ». ³⁸ Par conséquent, si Koço Bihiku précise que Mihal Grameno (1872-1931) « fut le premier qui salua chaleureusement, dans la presse démocratique albanaise, la grande Révolution socialiste d'Octobre »³⁹, cela n'a rien d'anecdotique, de même que la remarque sur « l'influence qu'eurent les idées du mouvement communiste international de l'époque chez Noli ». ⁴⁰ Ces notations insèrent les auteurs cités dans le concert des littératures européennes progressistes qui, à l'heure de l'Internationale, viennent soutenir la Révolution dans une circulation généralisée des textes et des idées, que la présentation de l'histoire littéraire albanaise à destination de l'étranger vient servir à sa façon. Du même coup, comme pour mieux affirmer une

commune appartenance à la chronologie des temps révolutionnaires, l'éclairage dans les éditions destinées à l'étranger est principalement politique, aux dépens des d'interprétations autobiographiques ou psychologiques, par exemple. Dans sa préface aux morceaux choisis de Migjeni présentés en version italienne, Skënder Luarasi juge que Migjeni est digne de figurer « au patrimoine commun de beaucoup d'autres peuples »⁴¹ car il resta fidèle à l'idéal de libération qu'il découvrit dans sa jeunesse en lisant Gorki et Maïakovski et car, dans sa poésie, l'amertume de la dénonciation (qu'elle vise la misère sociale, le rôle abrutissant de la religion ou les appétits des puissants qui vendent leur propre pays aux étrangers) s'accompagne toujours d'un élan épique faisant espérer la victoire, comme le prouvent *Les chants de la renaissance*, avec des titres comme *Nous, les enfants du Nouveau Monde* ou *Le Chant de la jeunesse*. Le plus intéressant pour notre réflexion sur l'histoire littéraire est sans doute la place dans l'Histoire que Skënder Luarasi assigne à Migjeni. Ses dates lui paraissent symboliques : né en 1911, juste un an avant l'indépendance du pays, et devant à sa mort prématurée de n'avoir pas assisté à l'invasion fasciste de 1939, Migjeni incarne un moment de réveil. Grâce à lui, « le génie littéraire albanais en sommeil éclata soudainement avec force »⁴² et le poète tenta de rattacher « le passé glorieux à l'avenir heureux, en méprisant le présent hideux ». ⁴³ On aura remarqué, une fois encore, comment derrière des références historiques précises, se glisse une pensée légendaire des phases du destin de l'Albanie.

DANS LES ouvrages examinés, le discours historico-littéraire peut sembler simplificateur mais sa lisibilité, précisément, lui assure une forme d'efficacité. Certes, il gomme les à-coups d'une histoire nationale très complexe. Par exemple, il n'aborde pas l'aspiration de fait plus tardive de l'Albanie à l'indépendance, par rapport aux autres pays de l'Europe du Sud-Est, et il ignore également l'hétérogénéité des forces d'émancipation identitaire, ou l'importance des phénomènes religieux dans la revendication politique (ne serait-ce que parce que les différents clergés ont un poids important dans les élites cultivées et littéraires).

Mais ses grandes lignes de construction lui permettent de s'adresser simultanément à deux publics, ce qui explique la parution en langues étrangères sur les presses communistes. Au plan interne, cette histoire à la fois politique et littéraire favorise le sentiment d'appartenance unitaire à un peuple et elle assure la fierté nationale, tout en pouvant servir les desseins du régime d'Enver Hoxha : l'esprit de résistance, tant célébré, peut être instrumentalisé par l'appareil totalitaire, notamment dans sa dimension paranoïaque et son caractère obsidional, qui prétend faire de l'Albanie communiste le bastion de la véritable révolution, face aux visées impérialistes de l'Est comme de l'Ouest. Au plan externe, le discours historico-littéraire affiche une image en apparence antithétique, qui joue sur la proximité et sur l'écart avec l'Europe occidentale. D'une part, un calendrier commun réintègre l'Albanie au sein des nations européennes, une fois franchie l'étape de la « révolution bourgeoise » et par l'horizon désormais ouvert de la lutte communiste, qui crée une connivence avec la fraction la plus « progressiste » des Européens de l'Ouest (celle à laquelle, précisément, les ouvrages publiés par 8 Nëntori sont principalement destinés). D'autre part, l'Albanie semble comme sortir du temps, puisqu'elle n'aurait survécu à un destin si particulier qu'en étant le conservatoire d'une langue à

part et d'une mémoire pré-ottomane, ce qui explique d'ailleurs la valorisation politique du folklore. Si l'on reprend les concepts élaborés par Gisèle Sapiro⁴⁴ et son époque pour penser la circulation des œuvres littéraires en traduction, ces publications se situent conjointement au pôle politisé et au pôle exotique.

Que cette présentation favorise tant un certain type de compréhension que bien des malentendus est fort probable. S'interroger sur les malentendus culturels et politiques qui peuvent surgir à la lecture de cette histoire littéraire façonnée par le régime communiste albanais serait un autre sujet que celui que j'ai voulu traiter. Mais il est sans doute urgent de se pencher sur la question car, à en croire Ilir Yzeiri, cette historiographie est encore prépondérante chez les Albanais eux-mêmes.⁴⁵



Notes

1. *Anthologie de la prose albanaise*, Tirana, 8 Nëntori, 1983, p. 3.
2. Selon l'expression de Luan Rama, dans un autre contexte. Voir *Pont entre deux rives : Albanie-France*, Paris, Société des Écrivains, 2005, p. 416.
3. Sur la triple généalogie (philologique, marxiste et didactique) de cette notion, lire Jérôme David, *Spectres de Goethe. Les métamorphoses de la « littérature mondiale »*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2011.
4. La question de la traduction comme instrument de création d'une identité nationale mériterait un développement à part. Ainsi que l'ont montré les travaux d'Itamar Even-Zohar, il y a là un phénomène largement occulté par l'histoire littéraire jusqu'à une date récente.
5. Robert Elsie, « Albanian Literary History: A Communist Primeur », in Marcel Cornis-Pope et John Neubauer (dir.), *History of the literary cultures of East-Central Europe: Junctures and disjunctures in the 19th and 20th centuries*, vol. 3, *The making and remaking of literary institutions*, Amsterdam – Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, « A Comparative History of Literatures in European Languages », 2007, p. 410: « No history of Albanian literature was published in Albania before the communist period, though several school readers and anthologies appeared in the early decades of the century. »
6. *Albanie aujourd'hui*, n°4, 1978, p. 27. Ce discours a aussi été publié en fascicule, aux Éditions 8 Nëntori (Tirana, 1978).
7. *Ibid.*
8. Mentionnons néanmoins les ouvrages non étudiés : *Chansons populaires albanaises*, Tirana, Naim Frashëri, 1966 ; *Nos chansons de geste*, Tirana, 8 Nëntori, 1979 ; *Autobiographie du peuple en vers*, Tirana, 8 Nëntori, 1988. Ismail Kadarë est l'auteur des deux dernières publications.
9. Pour la raison exposée plus haut, je ne prends pas en considération l'*Anthologie du récit albanais* (Tirana, 8 Nëntori, 1982), entièrement consacrée aux réalisations du réalisme socialiste.
10. On trouve ce terme dans la préface de Kolë Luka à la traduction de *Père Tomor* : Andon Zako Çajupi, *Père Tomor*, traduction de l'albanais par Kolë Luka Tirana, Naim Frashëri, 1962, p. 4.
11. *Ibid.*, p. 6.
12. Bihiku, *Histoire de la littérature albanaise*, *op. cit.*, p. 63.
13. *Ibid.*, p. 103-104.

14. Sur la célébration de Scanderbeg par ces différents auteurs, se référer à l'*Histoire de la littérature albanaise* de Koço Bihiku, respectivement aux pages 48-50, 76, 60 et 87.
15. Koço Bihiku, *Brève histoire de la littérature albanaise*, Tirana, Naim Frashëri, 1964, p. 9-14.
16. *Ibid.*, p. 25-26.
17. *Ibid.*, p. 5.
18. *Ibid.*, p. 53.
19. *Ibid.*, p. 69.
20. *Ibid.*, p. 74.
21. Robert Elsie, « The Hybrid Soil of the Balkans: A Topography of Albanian literature », in Marcel Cornis-Pope et John Neubauer (dir.), *History of the literary cultures of East-Central Europe: Junctures and disjunctures in the 19th and 20th centuries*, vol. 2, Amsterdam – Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, « A Comparative History of Literatures in European Languages », 2006, p. 296. Notons d'ailleurs qu'Alexandre Zotos lui réserve une bonne place dans son *Anthologie de la poésie albanaise* (Chambéry, Comp'Act, 1998) et qu'il traduit un poème en hommage à la langue albanaise qui aurait dû valoir droit de cité pour Fishta – s'ils n'étaient son appartenance au clergé catholique et ses convictions réactionnaires (ou jugées telles).
22. Bihiku, *Histoire de la littérature albanaise*, *op. cit.*, p. 66-67.
23. Elsie, « The Hybrid Soil of the Balkans : A Topography of Albanian literature », art. cit., p. 291: « he studied ancient and modern Greek, French, and Italian and was tutored privately in Oriental languages. As he grew, so did his affinity for the pantheistic Bektashi religion, for the poets of classical Persia, and for the French Enlightenment. His education in Janina made of him a prime example of a late nineteenth-century Ottoman intellectual equally at home in the Western and Oriental cultures. »
24. Sur le cas particulier que constitue l'Albanie, de ce point de vue, lire Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales. Europe XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 2001, p. 80-81.
25. Bihiku, *Histoire de la littérature albanaise*, *op. cit.*, p. 75.
26. Dalan Shaplo, « Avant-propos », in *Anthologie de la poésie albanaise*, *op. cit.*, p. 3.
27. Fatos Kongoli, « Avant-propos », in *Anthologie de la prose albanaise*, *op. cit.*, p. 3.
28. <http://www.elsie.de/index.htm>. Ce site est actuellement en cours de réfection.
29. *Anthologie de la poésie albanaise*, *op. cit.*, p. 74, 73.
30. Migjeni, *Chronique d'une ville du Nord*, précédé de : *L'irruption de Migjeni dans la littérature albanaise* par Ismaïl Kadaré, traduit de l'albanais par Jusuf Vrioni, Paris, Fayard, 1990, planche hors texte.
31. Bihiku, *Histoire de la littérature albanaise*, *op. cit.*, p. 49.
32. Shaplo, « Avant-propos », in *Anthologie de la poésie albanaise*, *op. cit.*, p. 5.
33. Bihiku, *Histoire de la littérature albanaise*, *op. cit.*, p. 6.
34. *Ibid.*, p. 37.
35. *Ibid.*, p. 101.
36. *Ibid.*, p. 105.
37. *Ibid.*, p. 107.
38. *Ibid.*, p. 61. La sélection des poèmes de Çajupi dans l'*Anthologie de la poésie albanaise* va dans le même sens militant.
39. *Ibid.*, p. 74.
40. *Ibid.*, p. 107.
41. *Migjeni : poesie e prose*, traduction de l'albanais par Iolanda Kodra, préface de Skënder Luarasi, Tirana, s.n., 1962, p. 12 (« patrimonio comune di molti altri popoli »).

42. *Ibid.*, p. 8 : « Il dormiente genio letterario albanese esplose all'improvviso. »
43. *Ibid.*, p. 10 : « [ricollegando così] il glorioso passato all'avvenire felice, disprezzando il brutto presente ».
44. Gisèle Sapiro (dir.), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, « Culture et société », 2008.
45. Ilir Yzeiri, « Ismail Kadaré et la tradition littéraire albanaise », in Ariane Eissen et Véronique Gély (dir.), *Lectures d'Ismail Kadaré*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, « Littérature et poétique comparée », 2011, p. 107-119 (p. 110 en particulier).

Abstract

A Literary History for Foreigners: The Case of Communist Albania

The study analyzes a particular case of national literary history in its international dimension: Enver Hoxha's communist Albania published in foreign languages, at local publishing houses, books on literary history topics, which were destined to be exported and reach foreign readers. The result was a truncated (partly legendary) image of Albanian literature. After outlining the particularities of the Albanian cultural history, and after having searched for the causes of the communist institutionalization of literature and of its historiography, we attempt to unveil the main discursive devices of those official texts (a literary history, anthologies and forewords to literary volumes).

Keywords

Albanian literature, national literary history, translation, national identity, communist regime